

## Éditorial « scientifique » rédigé par Raisa Ostapenko, lauréate en 2023 du Prix commémoratif Roger W. Smith du Zoryan Institute

24 novembre 2023

Des civils terrés dans des caves et des chambres de sûreté ; des colonnes de déportés ; des millions de femmes, d'enfants et de personnes âgées fuyant leurs maisons par crainte d'une effusion de sang, bravant les éléments sans rien d'autre que leurs animaux de compagnie, un peu d'eau et de pain, pour avoir une chance de se réfugier dans les bras de l'inconnu ; des routes vers la sécurité parsemées de véhicules incinérés et de corps carbonisés au point d'être méconnaissables ; les braises mourantes d'identités et de mémoires étouffées dans des camps de rééducation ; l'agonie frénétique d'yeux cherchant des êtres chers parmi des rangées de sacs mortuaires ; la sensation de stupeur provoquée par les photos d'ongles vernis sur des doigts sans vie tachés de boue et les images de décapitations, de castrations, d'exécutions extrajudiciaires, d'enfants à la bouche écumante à cause du gaz et démembrés par les bombes à fragmentation, de cadavres nus et d'otages ensanglantés exhibés dans les rues, d'animaux et d'êtres humains se noyant dans un déluge artificiel et d'autres actes de barbarie perpétrés au nom de l'acceptabilité, de la respectabilité, de la vengeance, de la guerre et de la terreur.

Ces descriptions rappellent une autre époque, celle de la première moitié du vingtième siècle, qui a connu les deux guerres mondiales et deux des catastrophes les plus impensables de l'histoire de l'humanité : le génocide arménien et la Shoah. Comme ils semblent incompatibles avec un monde qui s'était engagé à sauvegarder la dignité humaine ! Avec un monde qui avait adopté la Convention sur le génocide (1948) et la Déclaration universelle des droits de l'homme (1948) et avait entamé le nouveau millénaire en entonnant le refrain « Plus jamais ça » : « une prière, une promesse, [et] un vœu » pour qu'il n'y ait plus jamais de haine, ni « de souffrance de personnes innocentes, ni de tirs sur des enfants affamés, effrayés et terrifiés. Et plus jamais de glorification de la violence basse, laide et sombre », comme le disait Elie Wiesel, survivant de la Shoah et lauréat du prix Nobel de la paix.

Et pourtant, ces scènes d'horreur sont douloureusement fraîches, chacune d'entre elles s'étant déroulée au cours de la dernière décennie du XXI<sup>e</sup> siècle, certaines même au cours des dernières semaines. Amers rappels de la fragilité humaine et sa capacité de cruauté, elles suscitent un profond sentiment de tristesse qui n'est apaisé que par l'espoir persistant que le « plus jamais ça » puisse rester plus qu'une chimère dans un monde qui a normalisé la violence. Malgré le répit illusoire de l'immédiate après-guerre froide, il est de plus en plus évident que certains régimes et organisations considèrent le viol, la torture et d'autres crimes contre les civils comme des stratégies viables pour atteindre leurs objectifs politiques. Pire encore, la plupart de ces crimes restent impunis. Par conséquent, de nombreuses personnes ordinaires en sont venues à penser que ces violations flagrantes des droits de l'homme – bien que déplorables – étaient en fin de compte inévitables et même qu'elles étaient des éléments normaux des conflits et de la géopolitique. Cela ne pourrait pas être plus éloigné de la vérité. Ces tactiques sont des armes de guerre et de terreur.

Malheureusement, malgré notre capacité d'empathie, trop de gens limitent leur sens des responsabilités à un « univers d'obligation », défini par la sociologue Helen Fein comme un « cercle de personnes réuni par les obligations réciproques de se protéger les uns les autres ». Ce problème est aggravé par la désinformation et les tensions si profondément ancrées dans « l'identité », une perception d'appartenance basée sur des différences réelles ou imaginaires de culture, de politique, de classe, de religion, de langue ou de race. C'est pour cette raison que le génocide – forme extrême de violence fondée sur l'identité – est un phénomène profondément émotionnel.

Affaiblis par le désengagement moral, les préjugés de groupe, la concurrence pour les ressources et la polarisation, les gens mettent de plus en plus l'accent sur le particularisme plutôt que

sur l'universalisme. Ce faisant, ils nient la multiplicité de leurs propres identités, soutiennent les ambitions du « groupe intérieur » et considèrent les représentants des « groupes extérieurs » – même les civils innocents – comme des cibles méritant la violence rétributive. C'est ainsi que les gens ordinaires en viennent à assister à la violence de masse ou, pire, à y participer.

En qualité de chercheuse spécialiste des génocides me consacrant particulièrement au sauvetage, je pense que nous devons à la fois à la mémoire de ceux qui ont sacrifié leur vie pour le potentiel du « plus jamais ça » et à l'avenir de l'humanité de redoubler d'efforts pour encourager la compassion et lutter contre les boucs émissaires, la déshumanisation et d'autres précurseurs des crimes contre l'humanité ; cela doit être fait non seulement par la recherche universitaire et l'engagement avec les organisations humanitaires, mais aussi par la démocratisation des connaissances sur le génocide par le biais de tous types de médias, par des discussions approfondies mais accessibles sur les concepts clés au niveau populaire et par des initiatives de responsabilité sociale orientées vers l'éducation, la désescalade, la réconciliation et le pluralisme. Comme le dit l'adage, nous devons parler pour les autres, car si nous ne le faisons pas, il n'y aura plus personne pour parler pour nous.